

# Un personnage flou : poèmes

Autor(en): **Tschumi, Raymond**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **76 (1973)**

PDF erstellt am: **06.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-684683>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# Un personnage flou

*Poèmes de Raymond Tschumi*



## SIGNE DE RALLIEMENT

A l'assaut du San Bernardino,  
un sapin quitte l'arrière-plan  
comme une lance pour se raidir  
devant un cirque de rocs gravés au ciel.

Ce solitaire campé là  
comme par l'art d'un Calame,  
ce frère aux bras bruissants de brise  
rappelle le cyprès de la Renaissance  
et la flammèche provençale tourmentée.

Emblème fugitif mais fidèle,  
combien de fois il se présente :  
sur le trois-mâts d'Ely vu de la digue ferroviaire,  
à Tula chez les géants au regard de granit  
et bien plus haut encore  
en face du tombal Huascaràn !

Toujours le même,  
il surgit debout sur l'horizon soumis  
chaque fois qu'un nouvel inconnu l'arbore,  
familier du ciel longtemps cherché,  
enfin reconnu.

## SKI DE FOND

L'express des longs courriers,  
sillonnant la vallée enfouie,  
éclabousse de cristaux  
le bélier arc-bouté,  
aux cornes vissées à ses flancs flottants.  
Le rail inopiné coupe des versants  
hérissés de squelettes rocaillieux.  
La tempête prodigue en épreuves d'artiste  
viole la lithographie des couches pétrifiées.  
Un requin à la gueule en dentelles de glaçons  
fond en avalanche sur un brouillard échevelé.  
Survienne une accalmie plus irrésistible encore  
et la branche humiliée retient son souffle  
de peur d'entraîner un flocon dans la glissade.  
Quel vertige aux naseaux de la forêt rêveuse  
quand la sueur froide perle  
aux échine inclinées des courtisans !

## SOIF DU LARGE

La mer et le désert ont la même voix  
d'eau, de sable et de vent

Une guitare anime  
la colline odorante

Une note est une seule goutte

L'oiseau boit à petites gorgées  
le silence des feuilles tombées

## FEU DE CLAIRIÈRE

Les longues ombres tournent  
inéluçtables sur la neige  
et la protègent

mais au cadran de l'hiver  
passe aussi l'aiguille du feu  
sang de l'azur

## MOUETTES AU MIROIR

Le cri soulève un tourbillon d'oiseaux

sur le lac pâle  
aux coquillages clignant  
de quoi pleurer les nuages  
évanouis devant les roseaux  
immobiles rêves  
du désert.

## AMITIÉ

Cette canne abandonnée  
consacre la disparition  
d'un amateur d'air  
qui cherchait à trépaner  
le crâne du massif  
pour en exorciser les démons  
du pétrole et de l'or.

Au cœur d'une telle absence,  
la brume retire son suaire  
des névés éblouissants.

## BOUQUET DE CENDRES

J'aime les chardons secs, les roseaux secs,  
la grande anémone et les immortelles  
parce qu'ils se dessèchent  
pour se disséminer.

Je revendique un bouquet  
qui cède ses sucs  
à la chaleur fatigante  
et ne reste que l'esquisse  
d'une forme légère.

Ce foin n'est à personne ;  
comme l'amour consumé,  
rigide sur le sol craquant,  
il expire son feu insubstantiel  
sans que l'aubier privilégié  
ne sente la brûlure.



## LAISSER PARLER LES PIERRES

L'âge burinait les pitons,  
l'immobile pierrier s'écoulait,  
la paroi se tordait avec des gestes désespérés,  
la montagne se creusait de signes,  
s'affaissait, se ravalait dans la gorge,  
exhibait les rides nouées à son visage éteint  
et les méandres trompeurs sillonnaient ses replats.

Une famille de chamois broutait  
les touffes nées au dernier souffle des névés  
mais les nomades fumaient leurs nuages de plomb,  
dressaient leurs tentes de béton précontraint  
et pointaient leurs antennes de termitières  
sans parvenir à boucher les lézardes  
de leurs grondements emmurés.

Ils entendaient  
sous les mots usés,  
sous les dalles préfabriquées,  
sous les amas de cailloux veinés,  
la sève répondre à l'appel  
de la feuille blanche.

## L'APPRIVOISEUR

L'inutile rêveur tient tête  
aux peuples de sémaphores  
qui balisent bruyamment le vide,  
plane sur l'inaccessible calme  
de l'humus macéré

et quand l'hiver sourd  
bouscule les rameaux  
à la poursuite de la nuit givrée,

il retient l'oiseau du sous-bois  
et devient la voix du vent.

## L'HOTE ÉCONDUIT

Il n'y a plus personne pour cueillir le bois mort,  
pas même une pauvre vieille  
ni les garçons qui rêvaient autour du feu.  
Le temps seul brûle  
et les rameaux fusent en rayant l'espace volcanique.  
Trois enfants ont pourtant passé avec un chien sournois  
sans deviner le cerf haletant  
exposé comme un arbre démesuré en pleine coupe,  
en sursis par mégarde calculée.

Le témoin appelle, mais, ne rencontrant personne  
dans la combe où la violence éjecte ses détritits,  
il apprivoise l'oiseau invisible.  
Intrépide, cerné par le feu du jour,  
il se voit consumé comme un Icare papillon,  
fondu, réduit à une écume éphémère  
loin de son peuple vigilant.  
Il n'y a plus de place dans cette dernière réserve,  
ce faux réduit de paix qu'est la forêt :  
quelle guerre prépare encore celui dont la convoitise  
occupe toutes les terres ?

Les usines se croient trop importantes  
pour adresser la parole à leurs eaux troubles,  
le bruit cerne l'anse la mieux gardée  
et la ligne à haute tension grésille  
à travers coupes et fossés.

Cependant, nul ne peut récuser le témoin  
de l'incendie des empaillés :

la lave sociale  
l'érupte et cautérise  
sa solitude déroutée.

## EPITHALAME

Qu'elle s'abandonne à l'éphémère  
lys qui se consume  
et, dans son vertige, disparaisse aussi  
comme l'eau du délire, épurée, s'évapore  
et emporte en amont les sommets descellés  
de l'extase,

elle seule, alors, devient en lui  
l'enfant qui balbutie un ruisseau d'innocence,  
exaltée sur un lit moussu  
comme une araignée d'eau  
patinant sur son miroir.

Dans le jour des rideaux  
ils échangent leur nudité,  
partageant l'ombre intime  
où le désir échoue.

Sa tendre chair est toute terre,  
immense territoire vierge  
qui ne se donne qu'une fois  
et de sa mort fertile  
ouvre les portes  
voluptueuses.

## LE RAMASSEUR D'OMBRES

Il avait surgi de la gorge  
et gravissait, encore ruisselant,  
les marches du soleil.

Le paysan, penché sur ses gorets,  
se sentit surpris  
et baissa la tête.

Ses pas creusaient des pores  
sur la peau de la neige.

Au loin, le village dominé  
par ses allées de mains  
se voila, s'obscurcit et se tut.

Les rayons se prenaient au filet  
de ses cheveux d'arbres  
et la croupe de la campagne  
portait la boule mourante.

C'est alors qu'il fit en crissant  
les derniers trous qui le séparaient  
du point le plus élevé.

Ensuite il estompa l'horizon  
qui lui faisait front  
et creusa témérairement  
un nouveau silence  
encore plus obscur,

dont les fermes se détachaient  
avec leurs versants fumants  
de neige molle.

Il attendait, avec les petits rongeurs  
dont il croisait les traces,  
que tout s'éteignît,

sauf les réverbères des routes.

D'ailleurs, la ville s'était déjà couchée  
au bord de sa ramassoire  
de poussière scintillante.

Dans l'échancrure du couchant,  
un coin d'œil rougissait,  
veiné des filaments d'un mélèze.

Il ferma une à une les fines paupières  
du soir et s'enfonça immobile  
dans la gorge rauque de la nuit.